

benjamin legrand

**la mécanique
des ombres**

roman



PRESENCES

Denoël

Extrait de la publication

la mécanique des ombres

benjamin legrand
la mécanique
des ombres

Denoël

roman

Collection PRÉSENCES
sous la direction de Jacques Chambon

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1996, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24357.1
B 24357.5

Pour Nadia qui, la première, au coin du feu...

L'homme blanc n'a pas de parent,
son seul parent, c'est l'argent.

Proverbe bantou

Ne te trouve jamais en compagnie de quelqu'un
auprès de qui tu ne voudrais pas mourir.

Proverbe fremen

L'esclave

Je sais, je n'aurais pas dû traverser la route, mais j'aime bien traverser la route. Il y a du soleil de l'autre côté. Bien sûr, les maîtres n'apprécient pas qu'on se vautre au soleil à ne rien faire au lieu de garder le château, mais c'est une de mes rares compensations. Mon ordinaire est fait d'une vieille couverture au fond d'un gourbi et d'une écuelle de soupe grasse avec des morceaux de bétail dedans. Pourtant je fais bien mon boulot, je suis toujours en alerte, et en plus je supporte les caprices et l'innocente cruauté des enfants du maître.

Je n'aurais pas dû traverser la route.

D'abord, le maître était très en colère. Comme j'étais passé sous une carrosse, il aurait tout de même pu s'apitoyer un peu. J'avais très mal. Une jambe méchamment brisée, avec des éclats d'os qui dépassaient. Il m'avait déjà interdit plusieurs fois de traverser. Il gueulait à chaque fois que je voulais rejoindre le soleil, me menaçant précisément de ce qui vient de m'arriver. Le maître est très intelligent. Il prévoit toujours tout.

La preuve. La femme du maître et ses enfants sont

sortis du château. Ils m'ont regardé et ne m'ont sincèrement pas trouvé très beau à voir. Ils ont calmé le maître qui était fou furieux après moi. La carrosse ne s'était pas arrêtée et je sentais que le maître n'aimait pas du tout l'idée de devoir me faire soigner. Question d'argent à déboursier. Il râlait aussi parce que je ne pourrais pas l'accompagner dans sa garde pendant plusieurs jours. Oh, si la carrosse s'était arrêtée, mon maître aurait pu passer sa colère sur le conducteur, mais voilà, il ne restait plus que moi, avec ma jambe écrasée. Une douleur terrible.

Pour la première fois de ma vie, le maître m'a porté dans ses bras, jusqu'à sa carrosse. Vous vous demandez certainement ce qu'est une carrosse. Moi je le sais parce que j'entends toujours le maître dire : « Allez, dans la carrosse », et que ces mots signalent que nous allons partir en mission, le maître et moi. La carrosse n'est pas un animal. C'est une sorte de prolongement du château qui se déplace comme du bétail, mais qui n'est pas vivant. J'ai mis longtemps à comprendre. D'autres maîtres ont également des carrosses, surtout celui qui m'a passé dessus. Si je le tenais celui-là, je lui arracherais la gorge avec plaisir. Pas que je sois vraiment méchant de nature, mais on m'a dressé à ça.

C'est la femme du maître qui m'a emmené à l'hospice. Le maître n'arrêtait pas de pester et de jurer. Je revois encore les visages de ses enfants. Le garçon disait : « Il va pas mourir, hein, maman ? » et je me demandais s'il n'avait pas raison, si je n'allais pas mourir, effectivement, tant je souffrais. Le fils du maître me semble encore plus intelligent que son père, parfois.

Le trajet, je ne m'en souviens pas très bien. Des châteaux, des murs, des tours, des masures, des arbres, des lumières d'hiver qui s'allumaient déjà. Je pensais à mon maître, obligé d'aller seul en mission le lendemain, par ma faute. C'est une mission très difficile. Il faut garder un énorme donjon, avec des portes presque invisibles, et surveiller tous les gens qui entrent. Certains entrent dans cette tour avec un petit serrement au ventre. Quand ils sortent, souvent, ils se sentent mieux. Parfois, plus mal qu'en entrant. Je ne sais pas ce qui se trame derrière ces portes étranges. C'est très compliqué, car on ne peut pas distinguer vraiment ceux qu'il faudrait attaquer des gens normaux. Sauf peut-être à leur odeur, quelque chose qui sent la peur ou la maîtrise de la peur, des suées particulières qui se dégagent. Mais, avec tous les parfums dont les femmes s'arrosent, et la saleté de certains hommes, comment voulez-vous reconnaître un futur assaillant? C'est presque impossible. J'ai du nez, pourtant.

L'hospice était un château plein de couloirs vides. La femme du maître m'a abandonné dans une salle étincelante de blancheur avec une femme jeune et une plus vieille. La plus vieille commandait la plus jeune, un peu comme le maître commande sa femme ou ses enfants. La vieille avait des gestes brusques. Elle a failli me faire tourner de l'œil quand elle a retourné ma jambe pour essayer de la remettre droite. La jeune était plus sensible. Elle avait des gestes doux. Mais quand elle a approché une longue aiguille, j'ai pris peur. Je n'aime pas le métal, et surtout pas le métal pointu comme ça.

Après, je me suis réveillé avec un pansement à la jambe. C'est assez désagréable comme sensation. On est diminué. C'est pas pratique à porter. La jambe refuse de plier, on se sent handicapé et on souhaite que ça ne dure pas trop longtemps. On espère. On attend le jour où on pourra retrouver le maître, au château.

Dès que j'ai cru qu'on me laissait seul, j'ai immédiatement essayé d'arracher mon emplâtre. C'est un réflexe bien compréhensible. Alors la vieille femme m'a entravé et, pour me faire taire, elle m'a bâillonné avec de la peau de bétail. J'arrivais encore à gémir, mais impossible de hurler. J'ai senti la haine monter en moi, un peu comme en face des gens d'armes ou des courriers. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai toujours eu les gens d'armes et les courriers en horreur. Cela ne peut pas être seulement à cause de leur tenue. Prenez celle de mon maître, par exemple. C'est le signe de sa grande importance. Tout le monde le salue en entrant dans la tour, et en sortant, les gens ont un petit geste sympathique. Certains me regardent bizarrement. Je lis la crainte dans leurs yeux. D'autres semblent avoir pitié de moi. Je n'aime pas ce sentiment. Je déteste leur pitié. Je suis un esclave mais je suis très heureux avec le maître. Il m'a tout appris. Il est très fort. Je ne rêve que de lui rendre un jour tous les bienfaits dont il me comble. Il me laisse parfois entrer dans le château et m'installer au coin du feu qu'il tient enfermé dans une boîte de métal. C'est rare. Seulement les jours de grands froids. Mais, rien que pour ces moments-là, je donnerais ma vie pour le maître.

Quand la femme du maître est venue me rechercher à l'hospice, elle était tout en noir. Elle avait pleuré. Le sel de ses larmes imprégnait encore le mouchoir qu'elle tenait à la main. La vieille femme et elle ont eu une longue conversation. J'essayais de ne pas écouter. J'avais trop peur de comprendre. J'aurais voulu pouvoir fermer mes oreilles.

Je n'ai rien dit, manifesté ni soulagement ni chagrin quand la femme du maître m'a emmené vers la carrosse. Les enfants du maître étaient là, et eux aussi avaient les yeux rougis. J'ai essayé de leur exprimer ma joie de les revoir, mais avec mon pansement j'avais l'air d'un idiot. Ils étaient étranges. Tous. Pas un mot pendant le trajet jusqu'au château.

C'était un jour sans soleil et sans ombres. J'ai retrouvé mon gourbi, puis j'ai attendu que quelqu'un m'explique ce qui se passait. Je n'ai pas vu le maître. Personne ne m'a rien dit.

Le soir, j'ai eu droit à une écuelle silencieuse, mais bien meilleure que d'habitude, et après, alors que je rêvassais dans la froidure en regardant l'autre côté de la route, le fils du maître est venu. Il m'a serré dans ses petits bras. Il pleurait. Il m'a dit qu'il ne lui restait plus que moi. Que le maître ne reviendrait plus. Qu'il était, lui, mon nouveau maître. Qu'il promettait de ne plus jamais être cruel. J'ai surtout compris qu'il faudrait que j'attende longtemps avant qu'il puisse m'emmener avec lui la journée, parce qu'il était encore trop jeune et qu'à l'école des maîtres, je n'ai pas le droit d'aller. Et puis il m'a laissé seul.

Je me suis rendu compte à ce moment-là que le maître était mort et j'ai senti le plus effroyable vide possible et imaginable se faire en moi. Comme si on m'avait arraché la moitié du cœur, ou pompé, sans prévenir, tout l'air que je respire. Je n'étais plus qu'une carcasse vide. J'ai dormi avec des rêves de vengeance, de course, de déchirures.

Le lendemain j'ai surpris une conversation entre la maîtresse et Thomas, le mari de sa sœur. Je flairais des choses bizarres entre eux. Comme si Thomas était en rut. Il tournait autour d'elle, il essayait de la faire rire, de la prendre dans ses bras. J'ai essayé de protester contre cette parade nuptiale qui me hérissait, mais j'ai vite vu que la femme du maître n'était pas du même avis que moi. Alors j'ai fermé ma gueule. Elle trouvait Thomas séduisant, et ça la rendait plus bavarde que d'habitude. J'écoutais. La femme du maître racontait tout et Thomas reprenait ses phrases, roucoulant comme un emplumé en pleine danse d'amour. Du coup, j'avais le fin mot de l'histoire. Le maître avait été tué par des voleurs, devant la tour dont il avait la garde, et précisément quand je n'étais pas là pour l'aider. La femme du maître et Thomas me regardaient un peu comme si c'était de ma faute. Si je n'avais pas traversé la route... Un des assassins de mon maître était mort et l'autre avait été capturé. Depuis, il s'était évadé du cachot. Il s'était évanoui dans la nature. Je n'avais aucune piste, aucun indice. Toutes les traces étaient certainement effacées depuis longtemps, mais je me sentais capable de suivre le plus mince des parfums de mort. La

femme de mon maître avait cessé de m'enchaîner, sûrement à cause de mon pansement. Plus rien ne m'attachait à mon gourbi. Désormais, je serais seul, réprouvé, esclave en fuite, et la fidélité qui me poussait ne serait pas prise en compte. Je serais un errant, mais je savais me cacher, manger comme je pouvais, dormir n'importe où. La chasse promettait d'être dure. J'avais bien compris, les assassins étaient déjà venus visiter la tour de verre où mon maître montait la garde. La dernière fois que j'y étais avant mon accident. Je réfléchissais. J'avais en mémoire toutes les odeurs des gens qui étaient entrés et sortis ce jour-là. Je n'avais plus qu'à jouer les malades, les fatigués, les convalescents. Jusqu'à ce qu'on ne se méfie plus et qu'on me débarrasse de mon pansement. Et alors, là, je partirais, seul, en pleine nuit. Déjà je faisais un plan d'attaque. J'irais d'abord à la tour...

L'assassin survivant est en fuite. La région n'est pas assez grande pour qu'il m'échappe. Dès que j'aurai recouvré mes forces, il va voir de quoi un berger allemand est capable pour venger son maître.

L'homme sans visage

La Mercedes glissait sans bruit dans la nuit, à cent quatre-vingts à l'heure.

« J'aurais bien revu la grande gigue qui lui servait d'infirmière, dit Tony. Elle baise bien, et puis elle a le clito le plus long que j'ai vu de ma vie, j'te jure, presque une petite bite!

– Tu ne peux pas conduire et la fermer? » le coupa sèchement Jack.

Tony jeta un coup d'œil surpris vers son partenaire, puis il haussa imperceptiblement les épaules et s'absorba dans sa conduite. Un accès de mauvaise humeur? Laissons passer les kilomètres, se dit-il. Tony avait un physique d'athlète légèrement empâté qui attirait encore les regards sur les plages à la mode. Un visage de play-boy avec une moustache blonde qui masquait ses fines lèvres de maître chanteur. Mais, malgré son assurance et son apparente gaieté, Tony avait une faiblesse grave. Il était affligé d'une absolue confiance en soi, et donc d'une propension à négliger les opinions des autres, et leurs conséquences. A cet instant précis, il venait de

commettre une lourde erreur. Ce n'était pas simplement de la mauvaise humeur : Jack en avait plus que marre de cet associé qui ne lui servait plus à rien.

Jack abaissa le pare-soleil et, se servant du petit miroir, il entreprit d'arracher délicatement sa fausse moustache, puis ses fausses pattes, avant d'enlever sa perruque. Il appuya sur le bouton pour baisser sa fenêtre électrique. D'un coup, le bruit de la route, l'air froid du dehors. A cent quatre-vingts à l'heure. Jack balança perruque, pattes et moustaches sur le bas-côté, à des centaines de mètres de distance les uns des autres.

Ils avaient passé l'absence de frontière belge et il était largement temps de changer d'identité. Jack adorait changer d'identité. Il avait la sensation profonde de réellement vivre dans la peau des personnages qu'il devenait. Comme le meilleur des acteurs, servi par un maquilleur de génie et un don naturel pour les langues et les accents. Il était tellement bon qu'il se perdait parfois dans ses peaux imaginées, oubliant ses propres traits. Le matin, quand il était seulement lui-même devant sa glace, il avait de plus en plus souvent l'étrange impression de perdre son visage. Mais cela ne l'effrayait aucunement. Au contraire. Il s'était toujours dit qu'en cas de gros pépin avec les autorités, il pourrait jouer la folie, le dédoublement de personnalité, sauf que, dans son cas, c'était nettement plus qu'un dédoublement. Il avait huit ou dix personnages de réserve, avec les papiers d'identité correspondants, les costumes assortis, les appartements qu'il fallait, le

train de vie adéquat dans diverses villes du monde, et aucun problème de conscience. Rien ne venait le hanter dans son sommeil, aucun remords, aucune culpabilité. Les seuls cauchemars qui l'éveillaient en pleine nuit n'avaient rien d'effrayant. Ils étaient seulement insupportables à force d'étrangeté. Ces rêves ne lui appartenaient pas. Il en était certain. Comme si les faux souvenirs des personnages qu'il fabriquait envahissaient son cerveau, l'entraînant dans des situations qu'eux seuls auraient pu vivre, méandres de noms d'emprunt et d'existences factices.

Mais il s'appelait réellement Jack, c'était le nom que son ivrogne de père lui avait donné, avant de disparaître dans une bagarre de poivrots. Très peu de gens connaissaient sa véritable identité. De moins en moins de gens. Jack détestait ce prénom qui claquait comme une chope de gin-bière éclatée sur un comptoir. Jack ne buvait jamais.

Il posa son attaché-case sur ses genoux, l'ouvrit et regarda les pierres, les bagues et le collier que la vieille folle leur avait échangés contre un tas de faux billets. Les doigts pianotant sur le volant couvert de cuir, Tony se mit à siffloter un air des Beatles. Il sifflait faux. Puis il rouvrit sa grande gueule.

« Je comprends vraiment pas comment une femme de cette classe peut mentir aussi mal, dit-il. Le baratin qu'elle a fait pour lâcher ses bijoux, c'est pas croyable. Comme si ça lui faisait absolument rien, qu'elle en avait encore des pleines valises planquées au grenier. Comme si elle nous faisait une putain de fleur. Elle avait pas

besoin de faire un tel cirque. Elle est prise à la gorge, ça se voyait gros comme un furoncle sur un cul. Mince de paquet qu'on a ramassé, remarque. Et encore bravo pour le coup des liasses en petites coupures. C'est marquant comme ça impressionne toujours, une pleine mallette de liquide. Quand elle va s'apercevoir que c'est des faux, elle va faire un arrêt de la pompe à sang! Domage pour elle. Y a un détail qui m'a frappé, quand même. Tu te rappelles ses yeux quand tu as pris le collier pour l'examiner de plus près? Elle avait un drôle d'air, pas comme si on lui arrachait les tripes, non, comme si elle était soulagée de quelque chose. Classe, mais compliquée, la vioque... »

Jack en avait de plus en plus marre de Tony et de sa conversation. Celui-ci dut le sentir enfin, car il se tourna une seconde vers son associé, cherchant à reconsolider un lien qui devenait de plus en plus ténu, avant de braquer à nouveau les yeux sur les tranches que découpait l'autoroute. Ombre, lumière, ombre, lumière...

« On a fait une chouette affaire, non? T'étais vraiment parfait en veuf timide désireux de rendre discrètement service à une vieille dame en difficulté. T'aurais dû être comédien. »

Jack ne répondit pas. Du rabat intérieur de son attaché-case, il avait sorti une minuscule aiguille coincée dans un petit tube transparent, gros comme un demi-crayon Bic cristal. Il le glissa dans sa poche de veste. Il emportait toujours cette arme avec lui. Elle l'avait déjà tiré de bien des mauvais pas. L'aiguille avait été trempée

dans un poison extrêmement rare. Il avait acheté à Kuala Lumpur un petit pot de venin soutiré à un serpent que personne n'aimerait voir de trop près. Cette merveille provoquait une mort par étouffement et arrêt du cœur, ce qui ressemblait ensuite à s'y méprendre à une banale crise cardiaque. Si personne ne poussait l'analyse plus loin, c'était gagné. Fin de l'enquête. Goodbye, monsieur Ripley. Pas Le Ripley de Patricia Highsmith, non. Jack portait simplement le même nom de famille, et depuis qu'il avait découvert cela, à force de lire des romans à suspense dans les avions qui l'emportaient d'un crime à l'autre, il s'imaginait que son vrai moi était assez proche de cette marionnette créée de toutes pièces par une dame qu'il aurait bien aimé rencontrer. Mais elle était morte. Sans doute se rencontreraient-ils tous, elle, lui et l'autre Ripley, quelque part dans la grisaille de l'enfer. Quand il se laissait aller, Jack se prenait volontiers pour un génie du mal. Il savait ces pensées prétentieuses mais ne s'en offusquait pas outre mesure, s'en félicitait même au hasard de ses victoires.

Élevé dans la banlieue de Liverpool par sa veuve de mère harassée par le boulot et harcelée par sa logeuse, ses voisins, les usuriers et les huissiers, Jack Ripley estimait que sa débrouillardise naturelle était un cadeau des dieux. Enfant, il avait découvert qu'il avait la bosse des langues, doublée d'un don d'imitateur phénoménal. Adolescent, il avait vite compris que son talent pouvait lui servir à devenir plus qu'une petite star de music-hall, plus qu'un simple escroc. Et il avait constaté, exactement à la même époque, qu'il pouvait tuer aussi aisé-

benjamin legrand

la mécanique des ombres

Un berger allemand à la recherche de ceux qui ont tué son maître...

Un collier de perles noires racheté à une vieille dame contre des faux dollars...

Un braquage de banque sanglant...

Une station spatiale soviétique dont les occupants ont perdu les pédales... et une expédition de secours qui tourne mal...

Une boîte noire au mystérieux contenu que l'on se transmet de génération en génération dans une vieille famille hollandaise, chaque héritier signant de son sang la promesse de ne jamais l'ouvrir...

Une perle noire roulant dans les escaliers d'une H.L.M...

Une voix venue du futur au cours d'une expérience de spiritisme...

Des ombres persécutrices... Des morts en chaîne...

Des nouvelles ? Non, un foisonnement de faits divers embrassant les multiples dimensions du temps et de l'espace pour tracer le cheminement d'une malédiction. Un roman aux chapitres montés comme les perles d'un collier, ces perles que l'on voit, ensemble ou séparément, passer de main en main, de convoitise en convoitise, déclenchant mystérieusement un chassé-croisé de catastrophes. Le tout donnant lieu à une illustration particulièrement originale de la théorie du chaos.

Benjamin Legrand vient du cinéma, où il a travaillé comme assistant réalisateur (entre autres de Jacques Demy et Jacques Rivette) et scénariste (notamment aux côtés de Philippe Druillet pour *Sloane* et *Bleu*, *L'Enfant de la Terre*). Auteur d'un livre remarqué sur le Bronx, traducteur, scénariste de plusieurs bandes dessinées (dont l'une de Jacques Tardi) et séries télévisées pour la jeunesse, musicien à ses heures, il possède un sens et un amour du récit qui devaient fatalement le mener au roman.



B 24357.1  2.96
ISBN 2.207.24357.5
I 15 FF TTC